
U d'/of OTTAWA
39003003453296



A Monsieur et Madame
Joseph Pasquet
affectueux hommage
de cet humble fleur
poussée en terre
morvandelle

A Bourgoin

Soirs de Dimanche

DU MÊME AUTEUR

Les Meilleures pages de Jules Pravieux. — *Introduction et choix*, un vol. in-12. DUVIVIER, éditeur, Tourcoing, et AMAT, 11, rue Cassette, Paris.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Petit Bréviaire de l'Amour divin. — *Anthologie de l'Amour divin dans les Saintes Écritures et les Écrivains Mystiques.* Chez CASTERMAN, éditeur, 66, rue Bonaparte, Paris.

ALPHONSE BOURGOIN

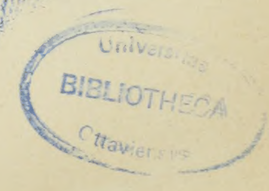
Soirs de Dimanche

Préface de Robert VALLERY-RADOT



ÉDITIONS DE *LA REVUE DES POÈTES*
LIBRAIRIE JOUVE & C[ie], 15, RUE RACINE, PARIS

—



PRÉFACE

Mon cher confrère,

Vous me demandez une préface! Déjà! Comme cela me vieillit! Et pourquoi cet honneur dont je suis si indigne? Je ne suis encore qu'un apprenti qui aime passionnément son métier, voilà tout... Mais à défaut de la maîtrise, mon cher confrère, j'ai un titre à faire valoir à vos lecteurs: je suis du Morvan farouche et fier, dont j'ai respiré dans vos vers l'odeur salubre, l'odeur de bois et d'herbage, l'odeur de plateaux ventilés où le silence est une présence noble et familière...

Avec quelle joie j'ai écouté votre poésie simple et sans détours, exacte et sobre, nous chanter les coutumes rustiques qui subsistent encore chez nous! J'ai revu se profiler de très loin le clocher du village à l'entrée duquel luit comme un miroir d'étain le petit étang où les laveuses viennent battre le linge, où les canards se

dirigent en jacassant d'un air important, où les vaches en revenant du pacage entreront dans un grand tumulte d'eaux remuées et boiront bruyamment, puis relèveront lentement leur mufle taciturne.... plus loin c'est la forge qui sonne, où les puissants bœufs blancs du Nivernais ou du Charolais seront ferrés pour les charrois. Ah! nos bœufs magnifiques, comme mon cœur a battu à vous les entendre chanter avec tant d'amour! Car ils sont notre gloire, si calmes et si forts, évoquant, lorsque leur masse solide et noble se dessine sur les labours ou se profile sur la route, toute une vision antique de rituelles géorgiques...

Avec vous, j'ai flâné par les Soirs de dimanche, *dans la petite ville nivernaise ou bourguignonne (elles se ressemblent toutes), respirant cette odeur de vêpres qu'on ne goûte plus bien qu'en province ou à Paris dans le quartier Saint-Sulpice, ce calme naïf et doucement borné de dévotes... Dans la Grand'Rue toutes les boutiques sont fermées et les commerçants sont en train de jouer au billard au cercle catholique; on croise des groupes d'employés et de petits bourgeois qui reviennent de la campagne, les bras chargés de bruyères, de fougères ou de digitales, et les enfants courent devant, la bouche barbouillée de mûres... Comme j'ai revécu tout cela avec nostalgie dans votre petit livre dont l'humble et rustique parfum m'emportait bien loin du bruyant et fiévreux Paris!*

Continuez, mon cher confrère, d'exprimer avec fidé-

lité et vérité, loin des clichés conventionnels dont il faut se garder en ces sujets comme du feu, continuez d'exprimer l'âme de votre province, le plus directement *que vous le pourrez, et, comme les porteurs de croisettes dont vous nous révélez le rite émouvant, plantez dans vos champs paternels la croix dont vous êtes le pieux serviteur : tous les oiseaux du ciel y viendront se poser.*

Je suis, mon cher confrère, votre tout dévoué

ROBERT VALLERY-RADOT



PROLOGUE

PROLOGUE

« Duc in Altum »

Le Maître, ce soir-là, s'avançait vers la grève,
Et la foule suivait, en l'acclamant sans trêve,
Ayant faim, ayant soif des paroles du Christ.
Lui s'en allait silencieux parmi ces cris,
Et, le couchant soudain l'auréolant de rose,
Il parut s'avancer dans une apothéose !
Or, comme on se pressait sur ses pas, avisant
Une barque, avec Pierre il y monte. Et faisant
Vers l'immensité bleue alors un geste large,
D'une voix douce, il dit : Duc in Altum ! *Au large !*
Et l'humble esquif, fuyant les foules et leurs bruits,
Glissa vers l'horizon sur les flots endormis.

. . . .

Poète, c'est à toi que ce geste s'adresse.
Au large ! Fuis toujours la foule qui te presse.
Vers l'infini d'azur qui t'appelle là-bas,

Pousse ta barque... Va sans cesse, ne crains pas,
Malgré tous les regrets dont la voix éplorée
Viendra troubler encore ton âme désolée,
De quitter le rivage où la rage des flots
Vient pleurer en mourant ses éternels sanglots.
Car il faut, si tu veux que ton âme s'élance
Vers l'Idéal, avoir pour ami le silence,
T'envelopper de solitude et loin du bord,
Pousser au large, sans répit, tranquille et fort,
Méprisant les appels de la terrestre grève,
Dans le calme et la paix, la barque de ton rêve!...
Tu souffriras peut-être encore au fond du cœur,
Mais c'est ainsi, crois-moi, que tu seras vainqueur ;
Une brise puissante entrera dans tes voiles.
Sous le scintillement amical des étoiles,
Tu vogueras, parmi les souffles enchanteurs,
Oublieux des vains bruits et des vaines rumeurs ;
Et, quand le soir pieux s'étendra sur les cimes,
Tu rentreras au port, ton filet lourd de rimes!...



I

PAYSAGES FAMILIERS

L'ÉTANG

A Achille Millien.

Couronné de roseaux et de tiges fleuries,
J'aime évoquer, parfois, un calme et clair étang
Qui sommeille, là-bas, au milieu des prairies,
Où des ombres d'oiseaux passent à chaque instant.

L'hirondelle qui joue et pourchasse des proies,
De son aile, sans cesse, effleure l'eau qui dort,
Des bandes de canards et des flottilles d'oies,
Voguent, languissamment, d'un bord à l'autre bord.

Les laveuses, dès l'aube, auprès de l'eau s'assemblent,
Et frappent, en causant, le linge, à coups nerveux,
Puis s'en vont le poser sur les branches qui tremblent,
Le long de la prairie où ruminent les bœufs.

L'hiver arrive. C'est, au sortir de la classe,
Le bruit lourd des sabots qui foulent le verglas,
Les patinages fous, vieil étang, sur ta glace,
Et les chutes, aussi, qui font rire aux éclats.

Et j'aperçois, blancheurs glissant dans l'ombre brune,
Les troupeaux. Dans la nuit, ils viennent à pas lents ;
Les bœufs entrent dans l'eau, boivent près de la lune
Dont la blancheur s'émiette au ras des mufles blancs.

Un maréchal ferrant, pour encercler ses roues,
Avec ses ouvriers, descend parfois du bourg.
Soufflant, suant, criant, d'une voix qui s'enroue,
Il peine avec les siens, longtemps après le jour.

Un gros feu de fagots flambe près de l'eau sombre
Où l'on a mis rougir plusieurs cercles de fer,
Et les hommes, autour, s'agitent, et leurs ombres,
Évoquent des démons échappés de l'enfer.

J'évoque tout cela. J'entends, soudain, les plaintes
Que le vent, dans les pins, siffle près de tes eaux,
Avec les mille bruits qui m'inspiraient des craintes,
Le soir, dans les grelots frêles de tes roseaux.

Je revois — certains jours — tes écluses ouvertes,
Les pêcheurs, dans ton lit de vase, s'engageant,
Cependant que, plus bas, le long des tiges vertes,
Glissent les fins brochets et les carpes d'argent.

A l'aube, en plein midi, sous les nuits étoilées,
De tes eaux je connais tous les aspects charmeurs,
Je sais où me pencher sur les herbes foulées,
Pour joindre un nénuphar à ma gerbe de fleurs.

Et te voici tranquille, au fond de ta vallée,
Toi qui fus le témoin de mes jeux, si longtemps.
Que de fois mon enfance en toi s'est contemplée!
Es-tu toujours le même, à mes yeux, vieil étang ?

Les anciens souvenirs que ton onde encor garde,
Vais-je, penché sur toi, maintenant les revoir ?
Ce n'est plus la même âme, hélas! qui vous regarde,
Nuages qui passez en son tremblant miroir !

Qu'importe, sur ton bord, c'est toute ma jeunesse
Que je trouve, c'est tout mon passé triomphant,
Et la brise, ce soir, où je sens ta caresse,
A la même douceur que sur mon front d'enfant!...

LES PORTEURS DE CROISETTES

(En Morvan)

A Paul-Adrien Bouroux.

La veille, ils ont coupé, pour faire les croisettes,
Des tiges dont ils ont adroitement formé
Des bouquets verts avec une croix au sommet
Et, par endroit, portant encore des noisettes.

La cloche, sur le bourg, jette ses carillons.
Les paysans, alors, s'en vont sur la grand'route
Dans le vent... Celui-ci, qui pour jouer sans doute,
Enfle leurs blouses, fleure une odeur de sillons.

Ils marchent du pas lourd qu'ils ont près des charrues
Et causent : « Le froment s'annonce, peu de foin,
Pas assez d'eau. » L'on peut entendre, de très loin,
Le bruit de leurs sabots sur le sol dur des rues.

Ils s'arrêtent un peu sur la place du bourg.
Heureux de se revoir. L'on fait des marchés. L'on se serre
La main. Puis deux à deux d'aucuns vont « boire un verre »,
En devisant moissons, semailles et labours.

Et l'heure de la messe étant enfin venue,
Voici qu'ils entrent tous, les croisettes en main.
Le prêtre les bénit et son geste, soudain,
Comme des épis mûrs penche les têtes nues.

Le soir, les paysans, plantent à travers champs
Les croix, dans les sillons ; et ces signes austères
Érigés, tels des mâts, sur la houle des terres,
Rappellent les vieux us encore si touchants.

Ainsi, très clairement, on dit, chez nous : je crois
Et Celui qui sema d'astres errants l'espace,
Entend ; car, mainte fois, lorsque l'ouragan passe,
Dieu le détourne des sillons plantés de croix.

. . . .

Il est fier, laboureurs, le geste que vous faites
Et grand comme celui dont vous semez les blés :
Dieu qui, du haut du ciel, les avez contemplés,
Bénissez, bénissez, les porteurs de croisettes !...

LE BRIN D'IVRAIE

A Jean Nesmy.

Au sommet de la côte où l'aube vient d'éclore,
Près du soc renversé sur un talus herbeux,
Et les pieds dans le sol ouvert qui fume encore,
L'homme songe pendant que reposent les bœufs

Il pense au fils aîné qui, devenu parjure,
Abandonna la ferme et l'austère sillon,
Pour s'en aller courir, certain jour, l'aventure...
Et la main du vieillard tremble sur l'aiguillon.

La terre est cependant pour nous la grande Amie !...
C'est notre mère à tous, bourgeois ou paysan ;
Dès notre premier jour nous vivons de sa vie ;
Nous prenons en son sein, notre chair, notre sang.

Toujours la même sève éternelle circule
Aux veines des sillons, prête à jaillir soudain
En murmurants épis, plaintifs au crépuscule,
Et, dès l'aube, chantant les louanges du pain.

Le laboureur revient à la première étoile.
Au creux du vieux chemin, le jour va décroissant.
Il s'attriste de voir le soleil qui se voile,
Il s'attriste de voir l'avenir angoissant.

Dans ses bras alourdis la vigueur est décrue,
Et pour suivre les bœufs ses pas sont trop pesants !
Qui lui succédera pour guider la charrue ?
C'est un hiver qui part sans espoir de printemps...

Il pleure alors, ce soir, car son âme s'effraie
De voir, comme parmi les lourds épis penchants,
Dans son blé pur, à lui — ses fils — *un brin d'ivraie*.
Et son cœur se remplit de nuit comme ses champs !...



CHATEAU-CHINON

Château-Chinon s'endort au flanc de sa colline,
Regardant au lointain les grands bois assoupis,
Et regrettant la brise aux caresses divines
Qui mettait des frissons dans l'herbe et les épis.

Maintenant, à l'endroit des blés et des prés verts,
C'est la neige : les monts à l'aspect plus austère
Dorment sous le manteau dont ils sont recouverts
Et tout germe attend là le réveil de la terre.

Et j'aime, s'endormant dans le soir qui s'approche,
La ville qui s'étoile et, maison par maison,
Se révèle dans l'ombre, au moment où les cloches
Épandent sur les toits leur plaintive oraison.

Cependant l'Yonne, au fond de la proche vallée,
Unit sa plainte calme au murmure berceur
De la ville qui va, sous la voûte étoilée,
S'envelopper de nuit, de rêve et de douceur.

Et pour que le Seigneur veille sur ses vieux toits
Et la scrute, d'en haut, d'un regard moins sévère,
La ville, dirait-on, dans un geste de foi,
Hausse vers le ciel gris les croix de son calvaire...



LE MOULIN

A Jules Pravieux.

Je connais un moulin solitaire et très vieux,
Qui cache sa blancheur au fond d'une vallée ;
De loin on le devine à la lente fumée
De son toit, de plus près à son ronron joyeux...

Et j'aime ce moulin tranquille, en robe blanche !
Il a l'air, quand je vais le voir, très accueillant :
Le meunier m'aperçoit et vient à moi, tout blanc,
Fardé comme Arlequin par un soir de dimanche.

Je m'attarde souvent sous ce vieux toit tremblant,
A regarder crouler la neige des farines,
Neiges de pur froment, neiges bonnes et fines,
Douces à voir glisser comme un ruisseau d'argent.

Le meunier, près de moi, fume sa pipe et jase :
Parfois, quand je suis las, je m'assieds sur un sac,
J'écoute le moulin fredonner son tic tac,
Jusqu'à ce que le ciel à l'horizon s'embrase.

Le couchant apparaît à la vitre. Soudain
Sous ses rouges reflets la farine s'irise.
Je reprends mon chemin alors dans la nuit grise,
Écoutant « tic-taquer » le cœur du vieux moulin...



MON CLOCHER

Lorsqu'au retour d'un long voyage,
Je commence à me rapprocher
Des toits pressés de mon village,
Mon premier soin est de chercher
Mon vieux clocher.

Pour éloigner l'ennui morose,
Toujours je n'ai qu'à me pencher,
Et voir, là-bas, le couchant rose
Comme une pourpre s'accrocher
A mon clocher.

Mes pensers noirs, à grands coups d'ailes
Vilains oiseaux effarouchés,
Alors, avec les hirondelles,
S'en vont, tout là-haut, se percher
Sur mon clocher.

Lorsqu'au terme de ma carrière,
La mort s'en viendra me faucher,
Qu'on choisisse à ton ombre chère
Un petit coin pour me coucher,
O mon clocher.

Même au ciel où Dieu, je l'espère,
Un beau jour voudra me loger,
Mon âme serait étrangère
Si je ne pouvais me pencher
Sur mon clocher.

Et, soulevant un peu la toile,
J'essaierais encor d'arracher
Un de ses clous d'or, une étoile,
Pour, du regard, au loin, chercher
Mon vieux clocher.



II

SOLITUDES ET SOUVENIRS

Objets inanimés avez-vous donc une ame
Qui s'attache à notre ame et la force d'aimer.

LAMARTINE

VIEILLE MAISON

A Reynès Monlaur.

Le lierre étroitement revêt la lourde tour,
Qui, dans ce corset vert, se cambre comme un buste.
Aux lézardes des murs s'agrippe maint arbuste
Que la brise, en jouant, cueillit aux alentours.

La mousse a recouvert le toit. De jour en jour,
Dans la tuile brunie elle croît et s'incruste,
Et la vieille maison, sous ce manteau vétuste,
Semble vouloir cacher ses ans par ces atours.

Déteints par les autans, la pluie et la lumière,
Pesamment, les volets se penchent sur leur pierre,
Et, que de pas ont dû franchir cet humble seuil !

Sous la treille, la porte, elle aussi, qui s'affaisse,
A, semble-t-il, un air de deuil et de tristesse,
D'avoir laissé passer déjà tant de cercueils !...



MAISON FERMÉE

A Fernand Richard.

Comme je cheminais, ce soir, l'âme morose,
Au bord du vieux chemin, je vis la maison close,
Fenêtres et volets, fermés de toutes parts !
Oh ! la mélancolie intime des départs.
Tout la disait encor dans la maison fermée
Qui, dans le jour tombant, se taisait — résignée.

. . . .

Or, c'est une maison tranquille, une maison
Ainsi que je les aime, à l'air d'aïeule, bon,
Et triste d'avoir vu s'en aller sous sa porte
Tant d'êtres chers, hélas ! que le destin emporte
Et qui, partis, jamais ne sont plus revenus !

. . . .

Comme tout les rappelle, ici, les disparus!
Les parfums qu'ils aimaient, tous ces vieux murs les gardent,
Et leurs portraits encor sont là qui nous regardent.

. . . .

La maison avait l'air mélancolique et las,
Dans l'ombre, elle semblait se demander tout bas :
Est-ce que c'est encor pour toujours qu'on me laisse ?

. . . .

Tous ceux qu'elle abrita dédaignent sa vieillesse,
Son âme est morte, et, chaque jour, les escaliers
Ne chantent plus l'ébat joyeux des écoliers,
Qui bruissaient dans la demeure hospitalière ;
Les oiseaux, l'aile forte, ont fui de la volière.

Bien heureux, mille fois, ceux qui ne quittent pas
Le logis où se sont risqués leurs premiers pas,
Qui, fidèles au toit de leur aube première,
Ont pris l'humble parti, jusqu'à l'heure dernière
(Ils évitent ainsi de multiples douleurs)
De vivre en la maison où sont morts tous les leurs !

SOIR DE DÉCEMBRE

Je remets sur le feu qui s'éteint une bûche,
Elle crépite et ronfle avec un bruit de ruche,
Et la flamme joyeuse, ici d'un rouge sang,
Là bleue, a des effets, dans l'ombre, ravissants.
Je songe en écoutant ce que le bois chantonne,
Et voici que, soudain, son refrain monotone
Me ramène en plein cœur des forêts de chez nous.
N'est-ce pas ce murmure un peu triste et si doux,
La brise, qui, le soir, s'épanche dans nos chênes ?
Puis l'ouragan, là-bas, dont la voix se déchaîne.
Et, s'échappant aussi de la bûche, parfois,
Ce parfum, n'est-ce pas le parfum de nos bois ?
Or, j'évoque, charmé, le sifflement des merles,
Les taillis, les muguets où frissonnent des perles...
Et mille souvenirs, en revenant vers moi,
Ramènent avec eux mon enfance ; et, d'émoi
J'oublie et rêve, heureux, en ce soir de décembre :
Ma forêt tout entière est entrée en ma chambre !...

LES GLAS

Les glas pleurent, ce soir, sur les tombes des morts,
Ils quittent les clochers au moment où s'endort
Le jour, et les voici, de chaumière en chaumière,
Quêtant pour les défunts l'aumône des prières.
Pèlerins diligents, ils vont par les chemins
A la ville, au village, ils vont à pleines mains,
Cueillir des oraisons, et, de leurs voix plaintives
Implorer des *Ave* pour les âmes captives.
Et les pauvres défunts, dans l'ombre des tombeaux,
Tressaillent, en pensant peut-être que, là-haut,
C'est la fête aujourd'hui des âmes en allées,
Que pour elles, partout, des prières ailées,
S'élèvent, dans la nuit vers les étoiles d'or
Et que, malgré le temps on se souvient encor.
Les glas pleurent, ce soir, sur les tombes des morts...

LE CATÉCHISME

(D'après un tableau de Meunier)

Ils sont là quatre enfants, deux garçons et deux filles.
Un prêtre vieux, tout blanc, et très bon, c'est certain,
Leur fait le catéchisme au milieu du jardin.
Sur eux tombent déjà les ombres des charmilles.

A côté le village aux toits vieux et penchants
Semble dormir. On sent que les maisons sont vides
Et jusqu'à l'horizon de larges cieux limpides
Versent à flots de la lumière sur les champs.

Les enfants sont assis parmi les fleurs écloses :
L'un récite, une fille écoute... l'autre lit
Et tous les quatre sur ce vieux banc sont jolis,
Dans la paix lumineuse éparse sur les choses.

Pendant que celui-ci bégaie une leçon
Son compagnon sans doute espiègle un peu, se penche
Et cueille, par derrière, une fleurette blanche
Éclose en l'herbe fine et verte du gazon.

Le prêtre est doux ; les fleurs jusque vers lui s'inclinent
Comme pour écouter ses paroles. On voit
Qu'il parle du bon Dieu. L'on devine les voix
D'un chœur d'oiseaux cachés parmi les aubépines.

Et, ravi, j'ai compris, dans sa simplicité,
Dont je sentais le charme et l'éloquence intime,
La leçon du devoir humble, parfois sublime,
Dont l'ombre abrite encor la fleur de la beauté.



VIEILLIR

A. Ch. Bujon.

Vieillir, c'est marcher tout tremblant
Dans le vol des feuilles fanées ;
S'en aller glacé, le front blanc
Sous le givre lourd des années.

Ne plus voir un sourire doux,
Malgré ce regard qui l'implore,
Prêt à prendre essor jusqu'à vous,
Sur une lèvre amie éclore.

C'est vivre avec le souvenir
Des âmes qui s'en sont allées
Et qu'on n'entendra plus venir
Dans la pénombre des allées.

Douter... ne plus croire au bonheur,
Et, l'âme à jamais angoissée,
Vivre seul avec sa douleur,
Vivre seul avec sa pensée.

Ne trouver où verser le sien,
Pas de cœur... pour pleurer, personne.
Ne plus espérer de soutien,
Quand un glas, dans la nuit, résonne.

Et le temps dont on fut vainqueur
Prenant une revanche austère,
Vieillir, c'est aimer à plein cœur
Et n'être plus aimé sur terre !...



LA NEIGE TOMBE

A Gustave Zidler.

Dans le soir, la voici qui tombe mollement
Sur les champs, les chemins, le parterre et la tombe :
Bientôt, tout disparait sous son froid manteau blanc :
La neige tombe...

On dirait que le ciel s'effeuille, triste et lent,
A la brise. Et, dans les grands bois, l'oiseau succombe,
Et la neige l'enveloppe d'un linceul blanc :
La neige tombe...

L'homme, courbé toujours sous des maux accablants,
S'en va le dur chemin qui conduit à la tombe,
Et s'aperçoit soudain que ses cheveux sont blancs :
La neige tombe...

O neige de l'oubli, sur tous nos maux passés
Étends comme tu fais un jour sur notre tombe,
Étends ton froid et doux suaire aux plis glacés :
O neige, tombe...



L'ÉTERNEL CHARMEUR

A Ch. de Pomairols.

En parcourant bois et prairies,
J'ai vu l'aurore bien des fois,
Ouvrir à mes yeux des féeries
A donner de l'envie aux rois.

J'admire souvent la lumière
Jaillie à l'appel des matins,
Experte et charmante ouvrière,
Jouer sur les sommets lointains.

Devant les charmes de l'automne,
J'eus plus d'un rêve doux et fort;
L'hiver que le givre festonne,
M'a trouvé l'admirant encor.

Les printemps aux grâces exquises,
Ces rois pimpants de nos saisons,
M'ont causé de douces surprises
Quand j'ai passé dans leurs gazons.

J'ai tressailli devant l'aurore
Et les couchants d'or diapré,
Bénissant le Dieu que j'adore
De chaque jour inespéré.

Aux heures où l'angélus chante,
J'ai senti — suave douceur —
Le cœur de la forêt dormante
Qui battait tout près de mon cœur.

Le charme de mille harmonies
Me jette souvent hors de moi,
Et des concerts de voix unies
Me troublent d'indicible émoi.

* * *

Homme, ô toi, roi de cette terre,
Quel est donc l'éternel charmeur
Qui te leurre dans ta misère,
Te fait croire encore au bonheur ?

Quel est celui-là qui t'enflamme,
Et qui ce visiteur béni,
Dont la seule ombre, sur ton âme,
Te fait entrevoir l'infini ?

Quel est cet être qui console
Et guérit parfois ici-bas,
Et dont le geste ou la parole,
Fait germer des fleurs sous tes pas ?

C'est le Beau, l'immortelle flamme,
Rayon de l'éternel été,
Le Beau qui fait naître en ton âme
Sa grande soif d'éternité.

IL NEIGE...

En regardant tomber la neige sur les bois,
A l'abri des frimas, ce soir, il fait doux vivre :
Les flocons lentement s'amassent sur les toits
Comme des papillons que le printemps enivre.
Une bûche à mes pieds, en crépitant, me dit
Par son âcre parfum la forêt solitaire.
Et j'aime à voir glisser de lointains paradis
Ces diamants légers dont se revêt la terre.
Ou j'évoque, parfois, des cygnes nonchalants
Qui, dans l'azur, là-haut, passent, battant de l'aile,
Auxquels le vent joueur cueille ces duvets blancs,
Dont la chute, ce soir, a l'air d'être éternelle...



POÈTES NIVERNAIS

I

ADAM BILLAUT

(Virgile au Rabot...)

Lorsque la nuit s'en vint envelopper Nevers,
Vieille cité bercée au bruit de blanche Loire,
Et dont les monuments évocateurs de gloire,
Ces fleurs des siècles morts, ont nargué mille hivers.

Dans une humble maison qu'envahit l'ombre noire,
En passant, quelquefois, je perçois à travers
La vitre, Adam Billaut « rabotant » ses beaux vers
Dont plus d'un chante encor, souvent, dans ma mémoire.

Or, j'évoque aussitôt le poète au travail
Tel un grand saint Joseph descendu d'un vitrail,
Penché sur l'établi de sa tranquille échoppe.

Et je vois s'envoler et prendre leur essor
Au fil du rêve éclos, l'essaim des rêves d'or ;
Et les copeaux de neige, au fil de sa varlope.



II

ACHILLE MILLIEN

Il a chanté le Nivernais, ses prés herbeux,
Ses plaines et ses bois, où les chênes vivaces
Croissent obstinément ; ses rivières qui passent
Reflétant la blancheur tranquille de ses bœufs.

Il a dit bien des fois l'histoire des aïeux,
De ces semeurs de blé qui font les fortes races
Dont maintenant, hélas ! on délaisse les traces
Pour s'en aller vers l'inconnu mystérieux.

Et son cœur s'est rythmé sur le tien pour nous dire
La multiple beauté close dans ton sourire,
Vieux sol d'où nul désir n'a pu le détacher.

Et c'est encor un noble et suave poème,
D'avoir, de la première à la page suprême,
Vécu sa vie entière à l'ombre d'un clocher...

DANS UNE VIEILLE ÉGLISE

A Monsieur le Chanoine Dourneau.

L'ombre douce est pieuse ; on sent, dans ce silence,
Son âme qui supplie et son cœur qui s'élance
Vers la voûte élevée avec les vieux piliers,
Car les gens d'autrefois qui vinrent par milliers
Implorer le Seigneur en cette Église austère,
Et — fuyant les soucis douloureux de la terre —
Redire si souvent au pied de cet autel
Leur dégoût d'ici-bas et leur désir du ciel,
Ont laissé, dirait-on, un parfum de prières
Et de leur humble foi dans chacune des pierres.
C'est pourquoi, soutenu par ce passé pieux,
Notre âme d'aujourd'hui prie il me semble mieux,
Et, reniant ici le siècle aux vains tapages,
Redevient un instant une âme des vieux âges...
Vieille Église, ce soir, sous tes arceaux brunis
J'évoque, au fond du chœur, tes hôtes de jadis

Qui passent lentement, les moines solitaires,
Leurs pas silencieux, rythmés par des prières,
Dans la nuit qui s'accroît les révèlent encor,
Cependant qu'ayant pris, dans le vent, leur essor,
Les cloches, à travers la ville qui s'apaise
Vont doucement redire à l'âme nivernaise
Où s'éveille, aussitôt, plus d'un pieux émoi,
Leur chant quotidien d'espérance et de foi.



DORS, PETIT JÉSUS [1]

(Berceuse de Noël)

I

D'un manteau d'hermine
La neige câline
Couvre la colline
Rien ne fleurit plus.
Le vent se lamente
Et sa voix dolente
Crie en la tourmente :
Dors, petit Jésus.

II

La Vierge Marie
T'adore et te prie
Et baise, ravie,
Tes membres menus.

Joseph, qu'émerveille
Ta grâce vermeille
Sur ton repos veille :
Dors, petit Jésus.

III

Les Bergers, que guide
L'étoile candide,
D'un baiser timide
Baisent tes pieds nus.
Avec eux les anges
Penchés sur tes langes
Chantent tes louanges :
Dors, petit Jésus.

IV

Prêtres, Rois ou Sages,
Voici que les mages,
En grands équipages
Et d'or tout cousus,
A ton doux sourire
Offrent leur empire
Et chacun t'admire :
Dors, petit Jésus.

RÊVE MYSTIQUE

Je suis seul dans la vieille église aux murs épais,
Qu'ombragent les tilleuls et que le lierre enlace ;
C'est un soir de juillet, plein de calme et de paix ;
L'ombre envahit, de plus en plus, la voûte basse.

L'Angélus monte, doux et calme, dans l'espace...
Les hommes, qu'un labeur par les champs occupait,
Rentrent. J'entends dehors leur marche lente et lasse
Puis, c'est une rumeur, un chant... et tout se tait.

Seule, au milieu du chœur, une lampe balance
Sa lueur solitaire éprise de silence,
Envoyant vers l'autel la blancheur d'un rayon.

Et je contemple ému, croyant voir, scintillante
Dans le rêve à demi de ma pensée errante,
Une étoile venue en adoration...

L'ÉLÉVATION

Dans une pauvre et vieille église de village
J'aime prier parfois, au retour du matin ;
Par la porte, une odeur de genêts et de thym
Entre que prend la brise aux fleurs du voisinage.

Soudain, comme le bruit du vent dans le feuillage
La cloche égrène son carillon argentin :
C'est l'heure où Jésus vient sous la forme du pain
Geôle fragile et pure où son amour l'engage.

Or, mon rêve me montre à cet instant de paix
Où l'aube en souriant sort du brouillard épais,
Des prêtres par milliers levant ce frêle voile,

Et les anges, d'en-haut, adorent tout tremblants.
Telle une éclosion soudaine de lis blancs,
Sous le ciel qui s'éteint, la terre qui s'étoile !

III

ASCENSIONS

Ascensiones in corde disposuit.

Ps. LXXXIII, v. 6.

LE SEMEUR DE BÉNÉDICTIONS

Benedicite opera Domini Domino

A Robert Vallery-Radot.

Dans les ruisseaux l'eau claire et murmurante abonde,
Les laboureurs aux champs près des bœufs accouplés,
Chantent, en espérant sur la glèbe féconde,
L'ondulation lente et joyeuse des blés.

Derrière eux, les sillons larges se multiplient,
Et l'on entend le joug frémir au lent effort
Des bêtes. Des vieillards dont les dos las se plient,
Traînent de la forêt des charges de bois mort.

Le sol fume et sent bon où l'acier crie et plonge ;
Les halliers d'alentour s'emplissent de chansons ;
L'ombre, de plus en plus, sous chaque arbre s'allonge ;
Le vent, dans les rameaux, met d'intimes frissons.

Et le prêtre disant l'éternelle prière
Passe dans les sentiers où pointent les bourgeons;
Unie aux mille voix qui montent de la terre,
Son âme suit l'essor des lentes oraisons :

Sourires de l'aurore au sommet des collines,
Qui les auréolez d'une rose lueur,
Brises, qui frémissez parmi les herbes fines,
Bénissez le Seigneur !

Profonds labeurs, où vont les bœufs qu'on aiguillonne,
Patients et soumis à leur rude labeur,
Glèbes, sur qui le vol des corbeaux tourbillonne,
Bénissez le Seigneur...

Gestes des laboureurs qui jetez, à mains pleines,
La graine du froment qui pour renaître meurt ;
Épis qui frémissez, drus et lourds, sur les plaines,
Bénissez le Seigneur...

Astres, qui poursuivez vos courses inlassables,
En écrivant au ciel le nom du Créateur,
Vagues qui déferlez, en chantant sur les sables,
Bénissez le Seigneur...

Montagnes, qui haussez vos fronts nimbés d'hermine
Où le couchant projette une vive rougeur,
Sentiers où le troupeau, près du pâtre, chemine,
Bénissez le Seigneur...

Murmure des forêts sous les nuits étoilées,
Bénissez le Seigneur...
Ames des fleurs, le soir, dans la brise envolées,
Bénissez le Seigneur !...

* * *

Et le prêtre répand la semence céleste ;
A pleine âme il s'en va semant ses oraisons
Auprès des laboureurs dont, simple et grand, le geste
Jette aux labours béants les terrestres moissons.

Laissant monter leurs cœurs et leurs âmes unies
Vers le Dieu qui féconde, et bénit les labeurs,
A la même pensée austère ils communient
Car le prêtre a prêté sa voix aux laboureurs.

Les bras sont plus pesants aux bras de la charrue,
On sent, à la vigueur brusque de leurs efforts,
Que leur vitalité, tout à coup, s'est accrue ;
Une nouvelle ardeur fait leurs muscles plus forts,

Et lorsque l'Angélus, des clochers les plus proches,
S'envole, on croit sentir des bénédictions
Se joindre aux carillons mélodieux des cloches
Et s'épandre, avec eux, sur les nouveaux sillons.



CONSEILS

(D'après Guyau)

Je fais partie de tout ce que j'ai vu.

Tennyson

Pour jouir de la nature auguste et maternelle.
Il faut à tous instants savoir vivre près d'elle :
Comprendre le rayon, c'est vibrer avec lui,
Ainsi qu'à l'unisson de tout astre qui luit
Et scintiller avec chaque étoile qui passe.
Tu dois sentir en toi les frissons de l'espace.
Pour comprendre la nuit immense et sa douceur,
Et pour goûter l'Avril, il faut avoir au cœur
Cette légèreté tremblante de votre aile
Où se mirent les cieux resplendissants et celle
Encore plus subtile, ô papillons errants,
De vos poussières d'or — ce parfum de Printemps !

PRÉSENTATION

A Claire Virenque.

La Vierge monte au temple en disant sa prière,
Les yeux baissés, candide et blanche comme un lis ;
Elle s'attarde un peu sous le portail de pierre
Où son voile, à la brise, agite ses longs plis.

Elle donne son corps et son cœur et son âme
A Dieu dont les regards la contemplent ravis,
Et qui, depuis toujours, a vu dans cette femme,
Celle qu'il désigna pour Mère de son Fils.

Et comme il ne veut pas qu'un souffle délétère
Dessèche cette tige éclose sur la terre
Mais qu'il a réservée aux célestes jardins,

Afin qu'en sa maison son ange la protège,
Et qu'elle croisse au pied de ses autels divins,
Il la cueille à son aube, en ses blancheurs de neige...



DIPTYQUE

I

SEMAILLES

Le semeur répandant la semence à main pleine,
Sur les labours qu'hier il ouvrit en son champ
Esquisse dans l'azur un grand geste, en marchant,
Comme s'il bénissait, à chaque instant, la plaine.

Il avance à pas lents. Ses lourds sabots de chêne
S'attardent dans le sol humide de brouillard...
Il chante, car soudain a lui dans son regard,
Doux mirage, l'espoir des récoltes prochaines.

Or, je deviens rêveur devant ton geste ailé,
O mon frère le laboureur, semeur de blé,
O mon frère le laboureur, semeur de vie.

Et lorsque tu t'en vas, le long des sillons roux,
Je suis tenté parfois de me mettre à genoux,
Car, pour le corps du Christ, tu sèmes les hosties !...

II

VENDANGES

Comme des écoliers en rupture de cours.
Les vendangeurs, à l'aube, envahissent les vignes,
A travers les ceps bruns, d'aucuns se font des signes,
On entend des chansons, des cris, de gais discours.

Et les hottes, bientôt, pleines de raisins lourds,
Descendent au pressoir en lente et longue ligne,
Et versent, à l'endroit que le maître désigne,
Leur flot de grains juteux qui croule en un bruit sourd.

Le vin clair aussitôt dans la cuve s'échappe
Et je m'attriste un peu de voir les belles grappes,
Que le robuste effort des vendangeurs meurtrit.

Mais, soudain, la tristesse a fait place à la joie.
Et je regarde, ému, ces beaux fruits que l'on broie
En pensant que leur sang sera le sang du Christ.

A THÉODORE BOTREL

Barde breton, fidèle à ton pays d'Armor,
Chante les grands menhirs et les dolmens antiques ;
Célèbre la beauté des landes aux fleurs d'or,
Les *Douces* se rendant à vos pardons rustiques.

Malgré les cris de haine et les voix sarcastiques,
Dis les récits d'*Ankou* près du flot qui s'endort;
La vague, en déferlant, rythmera tes cantiques,
Par *les Gars de chez nous* clamés, le soir, à bord.

Bon champion de foi, d'honneur et d'espérance,
Ton refrain, dans son vol, charme toute la France
Et les Bretons sont fiers que tu sois de chez eux.

Fidèle au *Potius mori* drapé d'hermine,
Effeuille chaque jour, à la brise marine,
Ton âme harmonieuse, ô frère de Brizeux !...

HYMNE A SAINTE CÉCILE

A Louis Le Cardonnel.

Aujourd'hui, c'est à toi que notre cœur fragile
Veut demander un peu du courage chrétien
Qui, naguère, enflammait ta belle âme, ô Cécile.

Sois encore pour nous l'efficace soutien
Que tu fus pour tes sœurs — fleurs chrétiennes écloses
Dans l'horreur et la nuit de ton siècle païen.

Sur le marbre sanglant, Cécile, où tu reposes,
A la blancheur des lis de la virginité,
Le martyre a mêlé la pourpre de ses roses.

Pense à nous aujourd'hui, dans ta félicité,
Toi qui règnes au sein de l'éternelle gloire,
Soutiens notre courage et notre volonté.

De notre âme, bannis tout penser illusoire,
Par la double leçon et l'exemple vainqueur
Que nous offre ta vie et ta double victoire.

Car ton mépris constant de l'humaine douleur,
Et ton noble dédain de toute joie humaine,
Exaltent à l'envi la puissance du cœur !

Le bourreau par trois fois, aveuglé par la haine,
Le bourreau par trois fois frappe ton chaste corps,
Et ton sang se répand, bienfaisante fontaine.

Comme si ton courage était vainqueur encor
Et voulait mépriser même la mort hautaine,
Le bras du païen tremble en te donnant la mort.

Par ce noble trépas, pour cette fin sereine,
Suscite dans nos cœurs un généreux effort
Et guide vers le ciel notre marche incertaine,

O Cécile, vierge et martyre, notre Reine !...



LA PRIÈRE DES PINS

A Monsieur l'abbé Louis Bethléem.

Nous sommes forts et droits ainsi que la jeunesse,
Et nous montons très haut pour approcher du ciel ;
Lorsque passe le vent, qu'il frappe ou qu'il caresse,
Nous bénissons en lui le Seigneur éternel.

Afin de le louer aussi, tout notre arome,
Nous le laissons cueillir par la brise des soirs :
Comme pour accepter son souverain royaume,
Il monte de nos fronts ainsi que d'encensoirs.

Tristes, tels les sanglots d'une âme qui se brise,
Seigneur, daigne agréer les murmurants concerts
Que suscite, parfois, en nos branches, la brise :
Écoute la chanson de nos grands rameaux verts.

Sur ceux que nous voyons travailler dans les plaines,
Peiner... creuser le sol, pour nourrir les humains
Ou jeter aux sillons le bon grain, à mains pleines,
Fais sans cesse tomber les grâces de tes mains.

Et lorsque grondera, là-haut, ton lourd tonnerre,
Quand ton glaive de feu déchirera les cieux,
Épargne nos amis des coups de ta colère,
Frappe, nous t'en prions, nos faîtes orgueilleux.

Laisse vivre la plante à notre ombre fleurie;
Nous qui montons plus haut, frappe-nous tout d'abord;
Nos grands fûts affaissés parmi l'herbe flétrie,
Dans leur humilité te béniront encor.

Et les parfums subtils de nos branches mourantes
Ainsi que d'un autel montant vers le ciel bleu,
S'envoleront encor dans les brises errantes,
Pour proclamer la gloire et la bonté de Dieu.



HYMNE A LA MER

A Eugène de Ribier.

I

O mer je te salue — abîme de mystère,
Solitude éternelle, infinis horizons
Dont le réseau multiple enveloppe la terre
D'un lourd grondement de tonnerre,
Ou d'harmonieuses chansons.

II

J'exalte ta beauté dans les apothéoses
Qu'érigent sur tes eaux les radieux matins :
Où lorsque — passager tardif — sur tes flots roses,
Le soir vient effeuiller des roses
Dont se pavoisent les lointains.

III

Océan, gloire à toi, chaque jour et sans trêve
Pour les chemins d'azur offerts aux nobles cœurs
Que pousse à l'inconnu le souffle d'un grand rêve,
Et qui reviendront sur ta grève
Acclamés, joyeux et vainqueurs.

IV

Et je chante la voix innombrable et profonde,
Qui monte de ton sein tumultueux et fort :
Bruits de grelots de tes galets, roulés par l'onde.
Ouragan sombre, au loin, qui gronde,
Hurlant au vent ses cris de mort.

V

Océan, sois béni pour les calmes soirées
Dont la fraîcheur s'abrite à tes bords enchantes
Contre l'été brûlant ; pour les nuits éthérées
Qui, parmi tes ondes nacrées,
Promènent leurs vives clartés.

VI

Pour tes reflets changeants et pour les ailes
Frissonnantes sur ta surface chaque jour ;
Pour le flux et reflux de tes eaux éternelles
Qui parent de fines dentelles
Rocs et sables de ton contour.

VII

Sois béni, mille fois, au nom des pauvres femmes
Dont le cœur douloureux et les yeux éplorés
Voient leur espoir, là-bas, s'avancer sur tes lames ;
Pour les bonheurs rendus aux âmes,
Pour des retours inespérés.

VIII

Je t'admire, océan, même dans tes colères :
Malgré les désespoirs sans fin et les sanglots
Innombrables des sœurs, des épouses, des mères :
Malgré tant de larmes amères
Que tu roules parmi tes flots.

IX

Malgré les naufragés, enfants, frères et pères,
Restés sourds à l'appel d'indicibles douleurs,
Et qui dorment au fond de tes sombres repaires,
Sans nul linceul et sans prières,
Sans un dernier baiser des leurs.

X

Et je chante — malgré tous les cœurs que tu broies,
O mer, la majesté terrible de tes eaux :
Mystérieux abîme où gisent tant de proies,
Messagère de tant de joies,
Et qui couvre tant de tombeaux !...



HYMNE A LA BEAUTÉ

A Gabriel Aubray.

Ce qui peut donner du prix à la vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle.

PLATON

I

Toi qui berçais déjà dès l'aurore des mondes,
L'humanité pleurant ses premières douleurs.
Beauté qui, de rayons, sans cesse nous inondes,
Par qui nos peines sont fécondes,
Nos cœurs plus joyeux et meilleurs.

II

Je te chante, ô Beauté, toi qui renais sans cesse,
Plus noble chaque jour, sous nos cieux éclatants.
Sois bénie à jamais, éternelle jeunesse,
O reine exquise de noblesse,
Reine immortelle du printemps !

III

Je te bénis, Beauté, dans le rayon qui dore
La courbe des sillons et les chaumes penchants
Dans l'éclat du soleil que toute vie implore
Dans le sourire de l'aurore,
Et la caresse des couchants.

IV

Je te bénis, dans le papillon qui se pose
Comme un joyau vivant dont la fleur s'embellit:
Dans la perle où le soir accroche un reflet rose,
Dans l'ardent velours de la rose,
Et la nacre pâle des lis.

V

Sois bénie, ô Beauté, dans les voix de la terre,
Dans les chants de la brise et le cri de l'oiseau,
Dans la houle des flots, le fracas du tonnerre,
Dans la berceuse de la mère,
Et le bégaiement du berceau.

VI

Je te bénis, dans le printemps dont je m'enivre,
Dans les neiges d'hiver dont les vives blancheurs
Donnent l'espoir encore au froment de revivre.
Dans les Avrils parés de fleurs
Et les Noëls vêtus de givre.

VII

Gloire à jamais à toi, qui transformes les choses
Et qui fais, vers le ciel, lever les fronts lassés.
Toi qui sais adoucir par tes métamorphoses,
L'amertume des jours moroses,
La rancœur des ennuis passés.

VIII

Salut à toi, salut Reine du Monde, Mère,
Qui sais choyer tes fils d'un amour si touchant ;
Sois le charme vainqueur de l'humaine misère.
Toi qui fus à l'aube première
Et seras au dernier couchant !...



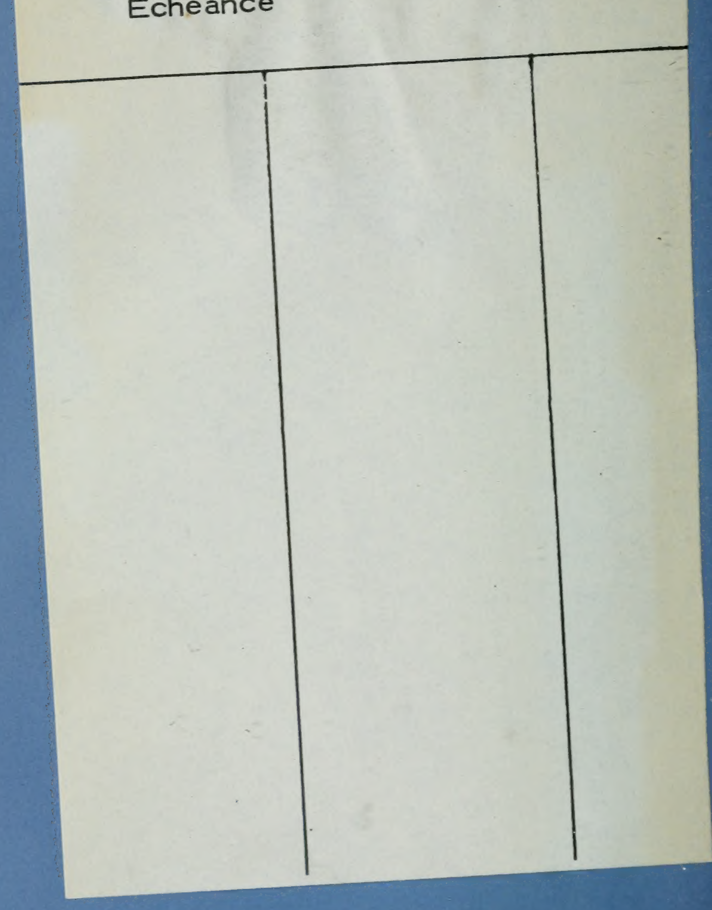
TABLE DES MATIÈRES

III

Ascensions

Achevé d'Imprimer
le vingt-quatre janvier
MCMXIV
pour
LA REVUE DES POÈTES
par
JOUVE et Cie
15, rue Racine, Ve
PARIS

2362-14



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ott
Date Due